

Vol. XXIe — 41e année
Novembre-Décembre 1960
Montréal — No 6



**LE
PRÉCURSEUR**

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimerie : † Mgr Paul Touchette, P.A.V.G., 31 décembre 1959

Nihil obsta. : François Brouillette, ptre, 5 mai 1960.

Vol. XXIe - 41e année

Montréal, Novembre-Décembre 1960

no 6

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an.....\$1.00

A vie.....25.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Mission-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Jeunesse scolaire au Japon</i>	243
Sœur Monique-du-Saint-Sacrement, m.i.c.	
<i>La famille au Nippon</i>	247
Une novice japonaise	
<i>La maison japonaise</i>	256
<i>La "Voie des Dieux"</i>	261
Sœur Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.	
<i>Une critique d'art</i>	268
Sœur Saint-Vincent-Ferrier, m.i.c.	
<i>Pourquoi eux et non pas nous ?</i>	272
Sœur Sainte-Ghislaine, m.i.c.	
<i>Lettre d'une guide africaine</i>	277
Faijet Chilembo	
<i>Céramique et éducation</i>	280
Sœur Sainte-Mathilde, m.i.c.	
<i>Prière d'une aspirante</i>	284

*Page-couverture : Jeunesse japonaise. Le Saint-
Père nous demande de prier pour elle durant ce
mois.*

par Sœur Monique-du-Saint-Sacrement¹, m.i.c.

Parler des jeunes, qu'ils soient du Canada, du Japon ou de l'Afrique, n'est pas chose facile: la jeunesse ne se montre-t-elle pas bien souvent aussi incompréhensible aux autres qu'à elle-même? Tenter une analyse générale semble un plus grand risque encore: un jeune est un être si « particulier », si individuel!

Je vous entretiendrai donc simplement des jeunes que je côtoie tous les jours à notre École de Wakamatsu, ancienne ville féodale du Japon, sans vouloir étendre mes réflexions à toute la jeunesse nipponne d'aujourd'hui.

Parmi nos jeunes, il y en a d'abord qui ont dépassé ce stade: enfants à la maturité précoce, déjà héritiers de toute la maîtrise psychologique acquise par leur vieux pays au cours des siècles! Adultes, en effet, ces fillettes toujours égales à elles-mêmes, en apparence sans émotions ni enthousiasmes, parfaitement polies, parfaitement studieuses, parfaitement tranquilles, si bien éduquées que leur conduite toute rationnelle les établit dans une complète indépen-

JEUNESSE SCOLAIRE AU JAPON



dance vis-à-vis de leur entourage et des événements. Par bonheur, ces petites « perfections » sont de plus en plus rares, et la grande majorité de nos jeunes se révèlent très humains. Ils nous arrivent à l'école charmants de simplicité.

Au Japon, tous les enfants abordent l'étude à sept ans. Plusieurs ont auparavant suivi le cours pré-scolaire pendant une ou deux années, mais aucun ne peut songer au cours primaire avant l'âge déterminé par le Bureau d'Éducation. Une fois inscrit, l'écolier monte automatiquement de classe chaque année jusqu'en 9e, sans nécessité d'examen.

A la fin de cette 9e année qui clôt la période de l'éducation obligatoire, il reçoit un diplôme, quel que soit son dossier académique. Aussi tous les élèves d'un même degré ont-ils tous le même âge et par tout le pays. Voilà qui explique la réponse étrange à cette question: « Quel âge avez-vous? — Je suis en 3e année », sous-entendu: j'ai donc neuf ans!

¹ Monique Cloutier, d'Ottawa.

Le cours primaire finit avec la 6^e année. Les élèves changent alors d'école et passent au cours intermédiaire pour trois ans. A moins qu'ils ne fréquentent une institution privée, ils doivent s'inscrire à l'école de leur circonscription.

C'est à ce moment que la personnalité du jeune Japonais commence à s'affirmer. Le garçon prend de plus en plus conscience de sa supériorité sur l'élément féminin, supériorité que les coutumes de son pays ont toujours mise en évidence: à l'école comme partout, les honneurs reviennent en premier lieu aux garçons. Et la jeune fille trouve tout naturel de rester au second rang. Ce complexe de supériorité sert-il d'*isolant*?... durant ces années de

formation, le garçon ne recherche pas du tout la compagnie des filles qui fréquentent la même école que lui. Tout autre est le comportement de certaines fillettes, au courant de la mode du *boy-friend* des étudiantes d'Amérique, et qui manifestent un visible dépit de l'indifférence de leurs compagnons! Mais en pratique, nulle camaraderie entre garçons et filles au cours moyen. Aussi nos jeunes Japonaises conservent-elles leur belle simplicité plus longtemps que leurs sœurs d'Occident.

Les étudiantes — y compris celles de l'École supérieure — gardent pour la plupart les cheveux tressés et n'usent d'aucun fard, pas même du bâton de rouge. La jeune fille qui accepterait un rendez-vous au

A l'École de Wakamatsu, Japon.





Leçon d'étiquette : la cérémonie du thé.
Sœur Monique-du-Saint-Sacrement et ses élèves.

restaurant, au cinéma, ou même une courte promenade avec un étudiant, serait mal vue de ses compagnes. Les danses mixtes sont aussi inconnues.

Après la 9e année, les étudiants qui aspirent au cours supérieur (10e, 11e et 12e année) subissent un examen préparé par le Bureau de l'Éducation et fixé à la même date dans toutes les écoles du Japon. La moitié des points, environ, est requise pour l'admission. Au bout de trois ans, l'élève reçoit nécessairement son diplôme mais il doit envisager un autre examen très sévère pour entrer à l'université, à cause du grand nombre de candidats dont la plus forte majorité est éliminée.

A l'exception de ces aspirants aux grades universitaires, les élèves manquent, en général, du stimulant que les examens annuels et la perspective d'un échec possible et d'une non-promotion apportent aux écoliers canadiens. Aussi, la plupart adoptent-ils une attitude passive et consacrent moins de temps à l'étude personnelle, bien que les heures de classe soient plus nombreuses: les vacances durent à peine deux mois.

Le programme d'études, très chargé, ne le cède en rien à celui de chez nous. La culture physique y tient une place de première importance.

Le caractère de l'étudiante japonaise est formé de contrastes. Fort enjouée avec ses amies elle se

montre timide à l'excès avec les étrangers. Elle s'ouvre difficilement, mais comme tous les jeunes, exige qu'on s'occupe d'elle. Un brin jalouse, peut-être, et lente à pardonner une offense, on la trouve par ailleurs très généreuse et toujours dévouée. Bien qu'elle tâche de n'en rien laisser paraître, son émotivité surpasse celle de la jeune Canadienne. L'étudiant, lui, est moins complexe. Les sports remplissent ses loisirs et lui garantissent cette vigueur de caractère qui constitue son apanage. Il s'enthousiasme vite des idées nouvelles et sa fougue demande à être canalisée par une direction compréhensive.

A l'heure actuelle, la jeunesse étudiante du Japon suit avec avidité les faits et gestes des jeunes des autres pays et essaie de les copier le plus possible. Les œuvres littéraires et cinématographiques traitant des problèmes de la jeunesse d'Europe et d'Amérique rencontrent beaucoup de vogue. Par malheur, on ne lui offre pas seulement des spectacles d'exemples édifiants, et le déploiement de vie libre que l'on fait miroiter à ses yeux aura, hélas! tôt fait de balayer les dernières timidités qui l'attachent encore aux vieilles traditions nippones. A Wakamatsu, comme dans les campagnes, le danger n'est pas imminent, mais dans les grands centres tels que Tokyo

et autres villes importantes, les jeunes se modernisent de plus en plus et pas toujours à leur profit. La responsabilité retombe sur ceux de qui leur vient l'inspiration. De leur contact avec notre civilisation soi-disant chrétienne, ils seraient en droit d'attendre autre chose qu'un étalage de folle indépendance et de laisser-aller. Quel dommage si une propagande sensuelle l'emportait sur la bonne semence et si le manque de convictions et de ferveur des jeunes de nos pays catholiques empêchait le message de l'Évangile de passer les mers et d'influencer la jeunesse japonaise aux écoutes!

On a parfois présenté les jeunes Japonais comme assoiffés de vérité. L'expression semble pour le moins exagérée. Très rares parmi les non-chrétiens ceux qui éprouvent le besoin de Dieu, pour la bonne raison qu'ils ne le connaissent pas. Quelques-uns ont des notions vagues du christianisme mais ignorent tout à fait la divinité de Jésus-Christ.

Aux jeunes des pays chrétiens incombe donc le grave devoir de révéler à leurs frères du Japon les sublimes réalités de leur foi en les concrétisant dans leur vie courante. Mieux que des sermons et des écrits, leur témoignage éveillera en l'âme de la jeunesse nipponne le souci de la Vérité totale et le désir du Christ, seul vrai Libérateur.

INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

NOVEMBRE: La jeunesse japonaise.

DECEMBRE: Le sens social chez les catholiques de l'Inde.



La famille au Nippon

par une NOVICE JAPONAISE

La première autorité, au foyer nippon, c'est le père. Cette supériorité attribuée à l'homme par tous les peuples d'Orient, la Japonaise de 1960, tout comme ses sœurs des siècles passés, la reconnaît et l'accepte avec la meilleure grâce parce qu'elle n'a, à ses yeux, rien de dégradant. La faiblesse ne s'appuie-t-elle pas naturellement sur la force? Symbole de puissance et de virilité, le mari représente pour son épouse un chef dont la voix commande, mais aussi dont le bras vigoureux soutient et défend.

On se trompe donc en prêtant à la femme japonaise de l'époque d'avant-guerre un rôle d'extrême sujétion ou de quasi-esclavage. Sans doute la jeune fille de chez nous a appris dès le bas âge que la douceur et l'obéissance sont les principales qualités exigées par sa condition. Kaïbara Ekiken dit, dans son code du Grand Savoir: « Plus précieux est, dans la femme, un cœur vertueux qu'un beau visage... Les seules qualités qui conviennent à la femme sont une douce obéissance, la chasteté, la charité et le calme... Elle

doit considérer son mari comme le ciel même, et jamais elle ne doit se lasser de songer comment elle pourra le mieux lui être soumise afin d'échapper au châtement céleste... »

Mais si cette formation précoce à l'obéissance facilite à la Japonaise l'esprit de soumission et la docilité du cœur, elle n'a jamais fait d'elle la servante de son mari au sens littéral du mot. La mère a toujours été, au contraire, le centre de la famille nipponne, comme celle-ci constitue le cœur de la nation. L'évolution des dernières années a porté surtout sur le fondement du statut social de la femme. La Constitution de 1947 l'établit, en effet, sur un pied d'égalité juridique avec son mari; elle a droit de vote, droit d'éligibilité, droit de propriété et droit de succession, privilèges auxquels elle ne pouvait auparavant prétendre.

A son foyer, la maman japonaise est la gardienne des traditions ancestrales, force de notre pays. Dans ce petit univers qui est vraiment le sien, car la direction intérieure de la maison comme l'éducation et l'instruction des jeunes retombent en-



tièrement sur ses épaules, elle trouve son bonheur à entourer d'attentions son mari, ses beaux-parents et ses enfants. La première debout, le matin, elle pratique ses ablutions à l'eau froide, puis elle allume le feu

et prépare la cuisson du riz. Les marmots tapageurs la suivent à la cuisine: leur babil dérangerait le sommeil du chef de la famille qui doit reposer plus longtemps à cause de son dur travail.

Faute de servante, grand-mère aide à la toilette des petits; grand-père, lui, nettoie le jardinet et arrache l'herbe. Sitôt sorti de ses *futon*, son fils lui adresse des paroles affectueuses: « Père, vous vous levez trop tôt et vous travaillez trop fort! Comme le jardin est propre! »

Au moment du déjeuner, les enfants saluent leurs parents par une inclination profonde et un joyeux *O hayo!* (bonjour). Le père part-il à son emploi avant la fin du repas, les autres membres de la famille se lèvent de table en même temps que lui et vont le reconduire jusqu'au vestibule. « *Itte irasshai!* » (Allez honorablement) lui disent-ils.

Quand les jeunes quittent à leur tour la maison pour le Jardin d'en-

fants ou l'école, en compagnie de grand-mère ou de la bonne, maman peut enfin songer à sa propre réfection. Elle vaque ensuite aux soins du ménage, laissant la garde du bébé à grand-papa qui le promène sur son dos. Au cours de la matinée, elle fera une course au marché pour l'achat des provisions domestiques. Couture et raccommodage rempliront le reste de sa journée.

Soudain, sur le soir, une voix d'homme annonce: « *Tada ima!* » (Je viens d'arriver). La femme accourt au-devant de son mari, lui présente ses savates, suspend son paletot et



invite ses enfants à l'entourer de prévenances.

Fuyant la foule et le bruit, l'ouvrier des villes rentre à son home avec une vive satisfaction. Dans sa modeste demeure en bois et en papier de riz, ouverte de tous côtés sur son jardin, il retrouve l'atmosphère de calme et de silence dont il éprouve un impérieux besoin. A la campagne, l'homme ne perd jamais contact avec la belle nature, mais son labeur quand même très pénible lui fait apprécier le repos de la fin du jour. Chez nous, le souper est le repas principal, car le midi, ni le père ni les jeunes qui vont en classe ne reviennent au foyer. Chacun, soit à

l'école, soit au bureau ou à l'usine, déguste un léger *bento* (goûter) arrosé d'une tasse de thé. Ce repas autour de la table basse reposant sur les *tatami*, comme il est assaisonné de joie et d'intimité familiale! On y multiplie les marques de vénération à l'adresse des vieux parents, les témoignages de délicatesse et d'affection envers le papa et la maman. Les transformations de l'après-guerre et l'envahissement de la technique moderne n'ont guère affecté ces sentiments profonds de notre âme nationale. La radio et ses flots d'harmonie qui pénètrent aujourd'hui aux plus humbles foyers ajoutent simplement une nouvelle péoie au tableau traditionnel.



Grand-père

garde le bébé

et le promène sur son dos...



La soirée appartient pour ainsi dire aux enfants.

La soirée appartient pour ainsi dire aux enfants: on s'informe de leurs progrès en classe, des matières étudiées durant le jour; on aide leur inexpérience, on stimule leurs efforts dans l'apprentissage du dessin, de la calligraphie, etc. Maman raconte les prouesses des tout petits auxquelles le père applaudit sans trop de paroles. Il aime balancer le bébé sur ses genoux, mais pour l'ordinaire, il ne joue pas avec ses enfants, afin de sauvegarder sa dignité de chef.

Les Japonais chérissent énormément

leurs enfants. Un proverbe dit que l'amour des parents est plus profond que l'océan et plus haut que les montagnes.

L'enfant commence à être fêté quatre mois avant sa naissance, date où il est censé « avoir reçu son âme ». La cérémonie consiste dans la remise d'une large ceinture (Yumatabi) à la future mère. A la naissance de nombreux visiteurs apportent des cadeaux aux heureux parents. Le septième jour, le bébé est présenté à la famille et aux amis; il reçoit son nom avec ses premiers cadeaux per-



Le midi, chacun déguste son BENTO, soit à l'école, soit à l'usine...

sonnels. Vient ensuite la fête du 31e jour pour un garçon, du 32e pour une fille. Revêtu d'un kimono de soie noire, l'enfant est porté au temple shintoïste pour une visite aux dieux de l'Empire. Puis c'est le Shichi-gosan (7-5-3), fête des garçonnets et fillettes qui ont sept, cinq ou trois ans. Habillés de kimonos éclatants, ils vont solliciter la protection des divinités du pays. En leur honneur, on monte des étalages où figurent quantité d'objets porte-bonheur; on les gave de biscuits, de bonbons et autres friandises.

Une fête spéciale est dédiée aux

petites filles, c'est celle des poupées, le 3 mars. Une série de quinze poupées sont disposées sur une étagère où trônent, sur le premier rayon, l'empereur et l'impératrice; plus bas, des dames d'honneur, des musiciens et des gardes.

Les garçons, eux, célèbrent, le 5 mai, le *Tango-no-sekku*. Chaque famille qui compte un ou plusieurs enfants mâles dresse un long bambou au haut duquel flottent d'énormes carpes en papier ou en tissu. La carpe qui nage contre le courant symbolise le courage et l'endurance nécessaires dans les luttes de la vie.

Chaque famille dresse
un long bambou
au haut duquel flottent
d'énormes carpes en papier...



Selon une croyance populaire, manger des boulettes de riz, enveloppées dans des feuilles de chêne, aurait aussi la vertu de procurer aux jeunes force et énergie.

Les familles chrétiennes sont encore une faible minorité au Japon où 266,000 catholiques sont perdus dans une population de 92,000,000 d'habitants. Mais cette poignée de

croissants compte une élite, pères et mères à la foi vive et ardente, artistes, professeurs, ministres et diplomates dont l'influence s'exerce jusqu'au sein du parlement. Ce levain fervent réussira-t-il à faire lever l'immense pâte des non-chrétiens qui vivent dans une indifférence religieuse presque complète?

Parmi les moyens recherchés pour dissiper l'ignorance des masses touchant les problèmes spirituels, l'école ne s'offrirait-elle pas comme l'un des plus efficaces? Que de fois nos petits du Jardin d'enfants ou de l'École primaire deviennent des porteurs de vérité au sein de leur famille entièrement païenne! Par eux, un papa, une maman, reçoivent la première étincelle de foi qui les conduira un jour au Christ.

Malheureusement, le programme d'études de toutes les écoles et universités d'État ne comporte aucun enseignement susceptible de projeter la lumière sur les vérités surnaturelles. La majorité des Japonais restent donc privés de toute connaissance du Christ et de son Église, ou s'ils les entrevoient une fois ou



Grand-mère

conduit sa

petite-fille

à l'école.



La corvée de blanchissage.

l'autre, c'est sous un jour déformé plus propre à les éloigner du catholicisme qu'à les y attirer.

Pourtant, notre peuple n'est pas irréligieux. Ne garde-t-on pas dans nombre de foyers un autel privé en l'honneur de Bouddha? Chaque jour aussi on se tourne vers les mânes des ancêtres pour les saluer et les invoquer. D'autre part, l'amour du silence et le besoin d'intériorité qui caractérisent l'âme japonaise la prédisposent admirablement à la méditation chrétienne et au culte d'adora-

tion du vrai Dieu. Il suffirait, ce semble, d'un enseignement religieux éclairé, comme aussi du témoignage authentique d'apôtres laïcs convaincus, de missionnaires et de prêtres autochtones plus nombreux, pour orienter toute la nation dans le chemin de la Vérité.

Prions donc pour que se lève cette armée et pour que l'Esprit de Dieu, seul capable d'illuminer les intelligences et de convertir les cœurs, souffle sa grâce sur tous les points de l'Archipel du Levant.

LA MAISON JAPONAISE

On la prendrait pour une maisonnette de poupées: tout y est si minuscule, si léger, si facile à manier, si fragile aussi!

Étrangers habitués aux claquements vigoureux des solides portes de bois, attention! Vos doigts pourraient trouer sans peine les parois au papier de riz translucide qui, en se glissant, créent les ouvertures.

Dès l'entrée aussi, avant de franchir la haute marche de bois où commence la maison intérieure, quittez vos chaussures afin de ne pas salir ni détériorer les nattes jaune or, reluisantes de propreté, qui recouvrent entièrement les planchers.

Ces nattes ou *tatami* déterminent la dimension des pièces: chacune mesure six pieds sur trois. On en compte ordinairement six, huit ou dix par pièce, sauf pour la salle du thé de forme carrée et de quatre nattes et demie. Une coutume quelque peu superstitieuse conseille de les utiliser en nombre pair seulement.

La première pièce de la maison est le *setsuma*, souvent meublé à l'occidentale. Un étroit corridor conduit aux chambres, séparées par de simples cloisons à glissières tendues de papier de riz épais aux dessins variés. Ces *fusuma* (cloisons) ferment en même temps les placards où l'on sert la lingerie et les coussins.





Pièce japonaise.

On étend les FUTON (édredons) sur les nattes
pour le repos de la nuit.



Maison de paysans au Japon.

Comme ameublement, à peu près rien. Au fond de la pièce principale, le *tokonoma*, sorte d'alcôve, abrite un vase à fleurs et quelques œuvres d'art: riche sculpture, peinture ancienne, objets de laque ou d'ivoire. La table basse et les rares meubles n'apparaissent que le temps nécessaire par leur usage.

Cette nudité des pièces japonaises fait mieux ressortir la beauté naturelle, la finesse et l'agencement des différentes espèces de bois utilisées pour la charpente de l'habitation, lesquelles n'ont souffert ni la peinture ni le vernis. Un œil attentif y découvre la façon merveilleuse dont les veines, les nœuds et les couleurs

ont été disposés afin de produire le meilleur effet artistique.

Chaque année, la fête de la purification shintoïste est l'occasion d'un nettoyage extraordinaire. On renouvelle les nattes et l'on change le revêtement des parois.

Les Occidentaux trouvent la maison japonaise extrêmement froide. On y grelotte en hiver, c'est vrai, mais en d'autres saisons, que d'avantages elle présente avec ses matériaux de bois, de papier et de paille qui absorbent l'humidité, ses parois glissantes qui facilitent l'aération et

**Manière d'ouvrir les SHOJI,
cloisons extérieures de la maison japonaise.**



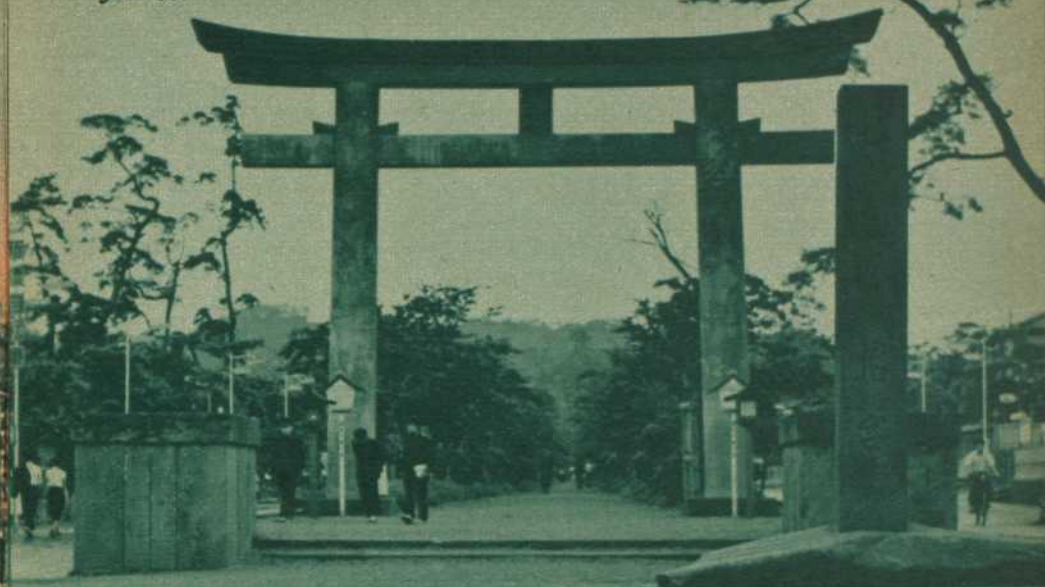


Réception d'un visiteur

mettent les hôtes en contact immédiat avec la nature!

Dans les familles de condition aisée, un petit bâtiment de deux pièces, relié à la maison par un *engawa* (corridor), est destiné aux grands-parents. On désigne ce lieu *hanare* (séparé) non pour signifier l'intention de se débarrasser des

anciens, mais bien par souci d'un endroit tranquille pour leurs vieux jours. Grand-mère y offre le thé à sa guise, mais pour les repas principaux, les vieillards se joignent à la famille. On donne à ces couples retirés le titre de *go inkyo* (retirés d'affaires).



La "VOIE DES DIEUX"

par Sœur MARIE-DE-LA-REDEMPTION¹, m.i.c.

Le shintoïsme ou *Kami-no-Michi*, « Voie des dieux », est la religion autochtone du Japon. Ses origines, mal définies, s'avèrent aussi obscures que les débuts mêmes de la civilisation nipponne.

Jusqu'à l'an 712 de notre ère, aucun document n'avait retracé les anciennes traditions des hommes du Levant. Des *kataribe* ou conteurs d'histoires, qui voyageaient d'une province à l'autre, véhiculaient avec eux les légendes ou fables mythologiques et les répétaient dans les maisons des seigneurs, tout comme les ménestrels ou les troubadours de la

vieille Europe.

Ces contes, très appréciés, surtout si le narrateur faisait montre d'habileté, présentaient des versions tellement divergentes qu'ils suscitèrent des mésententes et des rivalités entre les corporations de *kataribe*. Afin d'établir des normes générales, la cour impériale décida la rédaction d'une chronique officielle.

A cette époque, cependant, le Japon ne possédait encore aucun système propre de calligraphie. Faits et légendes se transmettaient par la tradition orale. On somma donc une femme d'une soixantaine d'années,

¹ Basillise Maillet, de Saint-Louis, N.-B.

Prêtre shintoïste.



douée d'une mémoire prodigieuse, d'apprendre par cœur tous les récits des âges antiques et de les dicter à un savant connaissant l'écriture chinoise. Des thèmes ainsi recueillis le lettré Yasumara rédigea le *Kojiki*, ouvrage soi-disant historique, en trois volumes, dont la trame est tout entrelacée de mythologie. Le premier tome raconte les hauts faits de l'époque des dieux; le second relate l'accession au trône de Jimmu Tennô, ancêtre de la dynastie impériale, ainsi que les prouesses des quinze premiers empereurs. Le 3e volume, seul considéré comme vraiment historique, au moins en partie, débute avec le seizième empereur et se termine avec l'impératrice Suiko (628 après J.-C.). Toute la liturgie du shinto a été influencée par le *Kojiki* auquel deux autres livres se rattachent de près: le *Nihongi* (*Chroniques du Japon*, en 720) et le *Engishiki*, rituel shinto rappelant le formulaire des cérémonies anciennes (927).

Le shinto primitif n'est autre qu'un culte d'adoration voué aux forces naturelles ou à certains objets personnifiés. Ainsi, les volcans, les rivières, les arbres, la flore, toute évocation de puissance ou de supériorité, de beauté ou d'horreur, d'affection ou de crainte, incarne un *kami*. Ces dieux, répandus partout, exercent sans cesse leur mystérieuse action: ils fleurissent les arbres au printemps et tissent, à l'automne, des tapisseries de feuilles jaune or et cramoisies sur leurs métiers magiques. Les papillons leur servent de coursiers, le jour, et les mouches à feu, la nuit. Et ces *kami* sont légion. On parle de 800 à 1,500 myriades.

A ces dieux de la nature, sont venus s'ajouter les dieux des hommes.

Des chefs de clan, des héros guerriers, des hommes célèbres furent après leur mort déclarés *kami*. Ainsi, il y a le *kami* de la famille, du clan ou du village, de la nation.

Au sommet du panthéon shintoïste trône Amaterasu Omikami, la déesse solaire, considérée comme l'ancêtre de la maison impériale. Le Kojiki rapporte qu'avant le commencement du monde et l'origine des hommes, une longue succession de divinités créatrices avait régné dans les cieux. Deux de ces générations divines descendirent un jour sur un arc-en-ciel et donnèrent la vie aux îles japonaises ainsi qu'à un nombre considérable de dieux nouveaux, dont Amaterasu Omikami et son frère Susano, héros bouillant et impétueux, furent les derniers-nés. Amaterasu devait plus tard envoyer son

petit-fils Ninigi établir la race divine sur les huit îles nippones. L'an 60 avant Jésus-Christ, son arrière-petit-fils, Jimmu Tennô, le premier empereur de la race humaine, conquiert Yamato et fonda la dynastie impériale qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Les commentateurs du shinto soutiennent que leur religion ne comporte ni décalogue ni code moral, parce que le mal est une simple souil-

Il se rend au temple
pour une cérémonie
shintoïste.



lure physique à laquelle l'âme japonaise, étincelle de l'âme rayonnante d'Amaterasu, reste invulnérable. Ainsi, la race nipponne serait infailliblement guidée dans sa conduite par de nobles inclinations. « Connaitre qu'il n'y a pas de voie à suivre, dit Motoôri, c'est connaître et suivre la voie des dieux. » En réalité, la vieille religion du Japon gardait cependant tout un ensemble de traditions qui avaient force de loi et se résumaient ainsi: respect des morts et reconnaissance aux mânes des ancêtres; soumission aux supérieurs; assistance mutuelle; patriotisme et loyauté envers les *kami* qui règnent sur l'Empire, « la terre des dieux ».

La période de recul

Vers la moitié du 6^e siècle, le shinto fut battu en brèche par le bouddhisme qui, de la Corée, pénétra dans les Iles de l'Archipel. La régression fut rapide et se prolongea jusqu'au milieu du 19^e siècle.

Dans son indigence, la « Voie des dieux » avait failli à son rôle en laissant vides l'esprit et le cœur de ses adeptes. En effet, ceux-ci cherchaient en vain à extérioriser leurs émotions religieuses dans ses temples dépouillés et austères. Le bouddhisme arrivait avec un culte fastueux, des cérémonies rituelles nombreuses, un art perfectionné; comment n'aurait-il pas exercé un pouvoir d'attraction irrésistible sur les Japonais? D'un autre côté, le shinto, qui se traînait déjà dans une espèce de rachitisme, manquait de forces pour résister à l'envahissement de la religion étrangère. Quelque temps d'opposition de la part de ses prêtres, puis ce fut la conquête quasi complète par le bouddhisme.

L'absolutisme du Mikado, fils des dieux, marcha vite à son déclin, car la mollesse de la cour impériale d'alors n'était pas du tout favorable à la formation de souverains compétents.

Par souci d'adaptation, le bouddhisme introduisit les dieux du shinto dans ses temples et ainsi pris naissance le *Ryobu-shinto*, une religion mixte, sorte de compromis entre l'ancienne et la nouvelle croyance. « Chaque divinité shintoïste, déclaraient avec emphase les moines bouddhistes, est une réincarnation de quelque saint ou divinité bouddhique. »

La plupart des temples shintoïstes furent desservis par des moines bouddhistes qui y apportaient leur cérémonial propre et leurs riches décors. Les pèlerins de classe moyenne ou inférieure, ignorant toutes distinctions théologiques, s'acheminaient indifféremment vers les temples de l'une ou l'autre secte et entremêlaient leurs hommages. Ainsi, la religion indigène continua à vivre au sein de cette confusion et le grand seigneur Bouddha ne réussit pas à chasser les *kami* d'un territoire où ils étaient si intimement liés à la vie quotidienne du peuple. Quelques temples maintinrent le culte national dans sa simplicité native, entre autres, celui d'Isé Jingu où, jusqu'à 1945, une vierge, fille du Mikado a toujours été assignée à la garde des trois trésors sacrés légués par Amaterasu: le miroir, le sabre et le collier de pierreries de la famille impériale.

Sur ce sanctuaire d'Isé se modelèrent tous les autres temples shintoïstes. Extension de la hutte des époques préhistoriques, l'architecture de ces bâtiments offre des structures

de boiseries très simples avec toits non peints. Ils consistent en général en un *honden* (sanctuaire) et un *haiden* (oratoire) construits au milieu d'un bosquet de sycomores géants, figures des sombres sentinelles des régions infernales. Les adorateurs traversent d'abord une arche élégante, le *torii*, et procèdent ensuite aux ablutions rituelles dans un bassin en pierre. Puis, gravissant les degrés du *haiden*, ils présentent leurs offrandes, frappent des mains deux fois et s'inclinent en prière.

Des miniatures de ces temples, appelées *kamidana* ou armoire des dieux, objet de grande vénération, figuraient également dans les maisons japonaises. On y renfermait les tablettes commémoratives des défunts. Un cordon de chanvre ou de paille, indice de la demeure d'un *kami*, pendait du toit minuscule, tout comme dans le temple original. Chaque jour, on déposait devant le *kamidana* des aliments non cuits comme rafraîchissement mystique aux mânes des ancêtres. Aux anniversaires de mariage ou de décès, ou à l'occasion de l'imposition d'un nom, le 7e ou le 32e jour après la naissance, des cérémonies spéciales se déroulaient à l'autel domestique. Le père de famille accomplissait d'ordinaire ces rites privés. Mais le bouddhisme envahit même l'intimité familiale et toute demeure japonaise dut posséder, outre le *kamidana*, son *butsudan* (temple miniature) ou Bouddha ou les *kotoke* (dieux bouddhiques) étaient honorés quotidiennement par des offrandes de nourriture et de fleurs.

Renaissance du pur shinto

Malgré la longue domination boud-

dique qui s'étend sur une période de douze cents ans, le débile shintoïsme n'avait pas complètement péri. Avec les mythes divins, l'ancienne tradition religieuse avait conservé l'histoire primitive de la nation. Le réveil devait s'opérer un jour ou l'autre et il vint du monde lettré.

L'interprétation des antiques croyances par des savants chinois paraissait un non-sens aux yeux des littérateurs japonais. Pouvaient-ils tolérer plus longtemps pareille subordination? On résolut de s'en affranchir. Au début du 18e siècle, le feu du pur shinto fut attisé par les avocats des *kami*. D'anciens manuscrits sortirent de leur cachette séculaire, de vieilles histoires et des poèmes antiques furent réimprimés et la langue du Japon, le *Yamato-kotoba*, exaltée comme idiome des dieux.

Petit à petit, le mouvement, qui avait débuté comme un simple renouveau religieux, aboutit à une effervescence de patriotisme fanatique. Le bouddhisme et le confucianisme, ce dernier entré au pays au début de l'ère chrétienne, furent honnis à cause de leur origine étrangère. Des hommes éminents se firent les champions du pur shinto: Keichu, un samouraï qui avait déserté l'armée pour s'enfermer dans une bonzèrie; son élève, Mabuchi, surnommé le « Père de l'étude de l'antiquité »; Motoôri, auteur d'un commentaire des anciens récits de l'histoire japonaise en quarante-quatre volumes, et son disciple Hirata, qui poursuivit son œuvre. Enfin, en 1868, la révolution consacrait le pouvoir du Mikado et la victoire du shinto. Des milliers de vieux temples, purifiés de la souillure des ornements



bouddhiques, furent remis aux moines shintoïstes. Sous une forme rénovée, rites, symboles et monuments contribuèrent au rétablissement du culte envers la famille impériale. La réaction religieuse s'étendit au domaine artistique. On essaya d'abolir l'art bouddhique au profit du style japonais primitif, mais ici, la tentative échoua: le dépouillement excessif du shinto ne contenait plus les aspirations religieuses du peuple. Le shinto resta quand même à la base de l'éducation populaire et se transforma en une mystique nationale, mystique qui, au cours de la deuxième guerre mondiale, inspira à nombre de pilotes japonais des fameux *kami kaze*, avions-suicides, de s'engouffrer dans la mort afin d'assurer le triomphe des descendants de la divinité.

Le shinto actuel

Avec la défaite de 1945 et l'abolition du culte de l'Empereur, les temples du shinto perdirent leur caractère officiel, mais son esprit, profondément enraciné dans le sentiment national, demeura vivace. Réorganisé sur un plan nouveau, le shintoïsme groupe maintenant ses temples en une association dont le plus ancien et le plus important, celui d'Isé, assume la direction. Le fondement de la foi au *kami* est identique. On signale une transformation sociale et culturelle dans les festivals et un mode différent dans la composition du clergé shintoïste ou *kannushi*.

Au sujet de l'orientation future du shinto, le Docteur Kato Geuchi,

célèbre étudiant shintoïste, apporte cette réflexion: « Durant l'ère Meiji, en tant que culte national séculaire utilisé par des policiers ou des militaires, à des fins ou commodités politiques, le shinto fut ostensiblement privé de sa vraie signification religieuse. Il devint une religion déformée, faussée. Cependant, depuis sa destitution comme culte d'État, en 1945, il a réussi à exprimer sa nature religieuse fondamentale et s'achemine, à tâtons, vers sa perfection universelle. »

Chrétiens et missionnaires, quelle sera notre attitude vis-à-vis du shintoïsme ?

Nous reconnaitrons d'abord à l'antique religion du Yamato le mérite des hautes traditions de respect, de patriotisme et de courage qui ont modelé l'âme du peuple japonais. Ces vertus naturelles, inspirées par le shinto, constituent des valeurs authentiques qu'il ne saurait être question de rejeter. Assumées au contraire et transformées surnaturellement par le catholicisme, elles lui apporteraient un nouvel et indiscutable enrichissement. C'est donc avec un grand esprit d'humilité et de compréhension que le missionnaire doit aborder le problème de l'évangélisation chrétienne au Japon.

Dans cette œuvre difficile, la prière est surtout nécessaire. Nous hâterons donc par nos supplications nombreuses et ferventes le jour où les 19 millions de fidèles répartis entre les 80,601 temples (*jinja*) shintoïstes se tourneront vers la Lumière de la vraie Foi.

← Le Bouddha de bronze
de Kamakura, fondu en 1252,
d'une hauteur de 15 mètres.



UNE CRITIQUE D'ART

par Sœur SAINT-VINCENT-FERRIER¹, m.i.c.

Cinq heures. J'étais à admirer une sculpture sur cire, travail de l'une de mes élèves; c'est un sous-bois d'automne aux teintes toutes chaudes. Au delà de l'orée solitaire, on devine l'âme vibrante de la jeune Nippone, et au bas du paysage se lit un poème de sa composition:

Aki no hi no
Hairu to miraba,
Atatakaku.

La flamme d'automne
Qui pénètre dans le bois
Rend tout chaudement.

Ce *haiku*, poème de dix-sept syllabes, résonne comme une musique et ouvre la porte à un univers de pensées. Ainsi doivent s'exprimer la peinture et la sculpture.

Dans une critique d'art, la première question à poser est celle-ci: Cette peinture suggère-t-elle du *fukasa* (de la profondeur), c'est-à-dire laisse-t-elle le spectateur en quête de nouveaux mystères?... En arrière des plans affirmés s'en cache-t-il d'autres, d'une plus grande beauté peut-être?... Si oui, la première barrière est franchie. Il s'agit à présent



Quelques travaux de peinture des élèves de Wakamatsu.





Sœur Saint-Vincent-Ferrier et Mlle Shigeko Gonda
 • qui a mérité un premier prix pour son tableau : Les Trois Rois Mages.

de découvrir si vraiment, sous les coups de pinceau, une âme se révèle et anime les objets reproduits?... Dans l'affirmative, c'est le succès; l'œuvre est primée et mérite de figurer aux différentes expositions.

Le travail ne présente-t-il au contraire qu'un *katai ningyo* (poupée rigide) ou bien le sens du tableau s'efface-t-il avec la dernière touche, l'ouvrage est raté. On dira, par politesse: « *Umai umai!* » (Exquis, réussi!) mais l'exclamation part des lèvres seulement.

Afin de me tenir au courant de l'évolution artistique au pays et de donner à mes élèves des cours intermédiaire et supérieur un enseignement adapté à la culture moderne, je visite chaque année les expositions de la Galerie des Arts d'Ueno, fameuse École fondée sous l'ère Meiji, en 1889.

Deux siècles auparavant, les Tokugawa et leur politique d'isolement avaient coupé le Japon de toutes relations avec le monde extérieur. Dans ces circonstances, un art spé-

cifiquement japonais s'était développé. Mais en 1867, le dernier des shogouns renonçait à son titre et remettait le gouvernement entre les mains du mikado Mutsuhito. Celui-ci ouvrit toutes grandes les portes du pays aux nations étrangères. L'élément européen envahit tous les domaines, à tel point qu'une poussée de vandalisme menaça de détruire ce que les ancêtres avaient édifié avec tant de soins et de respect. Le fameux château de Himeji, non loin de Kobe, aujourd'hui monument visité et admiré des touristes, fut prêt d'être vendu à l'enchère pour la somme de cent yen (trente sous de notre monnaie actuelle); à la condition expresse que seule sa ferraille serait conservée. Mais la peine emportait le profit: on ne trouva aucun acquéreur. La haute tour du temple Kofuku (Bonheur), à Nara, allait aussi subir l'épreuve du feu. Par bonheur, les habitants supplièrent qu'on n'allumât pas cet incendie dangereux pour leur ville.

Dans la suite, un certain Kakuzo Okakura entreprit avec l'aide d'un Américain, Fuenorosa, de sortir de l'ombre les trésors des siècles passés. Grâce à l'enthousiasme et à l'habileté de ces deux hommes, l'art classique reprit vigueur; et pour hâter davantage son développement, on fonda cette École d'Ueno où chaque année des centaines d'étudiants se

disputent les places. Aux examens d'admission, un candidat sur vingt a la chance d'être accepté.

Les Écoles de Beaux-Arts se sont multipliées de nos jours; celle d'Ueno n'a cependant jamais rencontré de rivale. A l'époque de son institution, on y enseignait l'art classique japonais uniquement, mais en 1894, l'impressionnisme de Manet et de Degas y fut accueilli avec ferveur, et depuis les deux arts oriental et occidental fraternisent en pleine liberté.

En septembre, le Comité catholique du Japon organise d'ordinaire une exposition des travaux d'art de toutes les écoles catholiques. La dernière se tint au grand magasin de Mitsukoshi où des milliers de visiteurs circulent chaque jour. L'une de nos élèves de 11e année, Mlle Shigeko Gonda, a remporté un premier prix, don de S. Exc. Mgr Katsusaburo Arai, évêque de Tokohama. Sa toile, les Trois Rois Mages, est peinte à la spatule dans des tons de brun. Ce tableau tout à fait moderne pourrait se classer dans le néo-cubisme.

Notre programme pour 1960 est l'art chrétien du Moyen-Age. Bien que reproduites avec une touche 20e siècle, puissent les Madones empreintes de suavité et de piété révéler la foi profonde qu'elles symbolisent à toutes mes élèves!





POURQUOI EUX ET NON PAS NOUS ?

Sœur **SAINTE-GHISLAINE**, m.i.c.

(Ghislaine Séguin, des Cèdres.)

Lorsque je découvris mon coin de Bolivie, une question me hanta l'esprit: pourquoi eux et non pas nous? La vue des misérables chaumières indiennes m'a émue profondément. Sans avoir grandi et vécu dans de somptueux palais, nous avons goûté le confort moderne et n'avons jamais manqué du... superflu! Non, ces Indiens ne connaissent pas le luxe; en savent-ils seulement le nom ?

Leur pauvreté est immensément grande: une cabane en terre formant une unique pièce loge toute la famille; la majorité des enfants sont sous-alimentés parce que les parents ne gagnent pas l'argent nécessaire pour acheter le pain quotidien. Et quelle indigence religieuse! Combien de villages indiens *orphelins de Père spirituel*, privés de toute nourriture de l'âme! Combien de bergeries sans pasteur! Première réaction: une ardente prière vous monte du cœur pour que des vocations boliviennes naissent, se multiplient et sauvent ce peuple avide d'entendre la parole de Dieu.

Faut-il conclure de là que la Bolivie est un pays païen? Non, sûrement pas! mais à rechristianiser, oui. Aujourd'hui, plus que jamais, on y aurait besoin de prêtres qui guideraient dans la voie de la vérité. Là où le catholicisme ne s'implante pas, le communisme répand ses idées ma-

térialistes, pernicieuses, mensongères. Les deux tiers de la population se composent d'Indiens, l'autre tiers englobe les nationalités les plus disparates: Boliviens de descendance espagnole en faible minorité, Yougoslaves, Allemands, Italiens, Arabes, Américains, Canadiens, etc. Ces étrangers habitent les villes et l'existence qu'ils mènent ne ressemble pas à celle des Indiens, de sorte qu'un touriste ne peut concevoir une idée de la vie indienne.

J'ai parlé du paupérisme des Indiens; il ne faudrait pas en déduire que la Bolivie ne possède pas de ri-



chesses naturelles. Cela signifie que le missionnaire ne vient pas en ce pays pour exploiter les mines d'étain et réaliser une fortune, mais bien pour aider les mineurs à retrouver le véritable chemin du ciel et à revaloriser leur dur labeur.

Depuis quelques mois nous nous occupons de l'enseignement de la doctrine. Chaque semaine, nous faisons le catéchisme à de nombreux élèves qui n'ont pas l'avantage d'étudier leur religion dans les écoles publiques. Quand on voit ces jeunes, de dix à quatorze ans, qui n'ont pas encore communiqué et qui ignorent les notions les plus élémentaires de leur foi, peut-on demeurer insensible? Comment ne pas se donner corps et âme devant tant d'invitations à semer le vrai, l'espoir et l'amour dans les cœurs? Nous souhaitons que les jeunes Indiens, toujours plus en foule, fréquentent la doctrine et y soient fidèles, afin qu'ils puissent ensuite vivre selon des principes chrétiens. L'ambiance familiale cependant ne favorise pas tellement l'épanouissement de la morale chrétienne.

Nous ne comprenons guère les voies par lesquelles il nous faut passer pour aller à Dieu. Petites joies, gros soucis, revers de fortune, jours sombres et jours ensoleillés, tout cela

Vulcanisation du caoutchouc en Bolivie. >>>





jalonne notre vie, et cette succession d'incidents et d'événements ne s'explique qu'en Dieu. Que le Maître nous ait tracé une route ayant telle courbe, tels détours, telles aspérités, l'essentiel, c'est que nous ayons le courage d'atteindre le but: Dieu. Mais avons-nous songé que notre chemin est beaucoup plus lumineux que celui sans issue, semble-t-il, des Indiens de la Bolivie? Vivre dans une atmosphère chrétienne est un bienfait que nous ne savons pas assez apprécier.

Le Pater, cette belle prière com-

munautaire, nous enseigne à demander le pain quotidien et pour notre prochain et pour nous-mêmes.

Donc, vous tous qui vous nourrissez, sans rationnement, du pain spirituel et du pain matériel, n'oubliez pas la détresse de nos Indiens privés de l'un et de l'autre. Car si à côté de l'abondance sévit l'indigence, c'est pour que le riche partage avec le pauvre. Une main secourable tendue vers la terre bolivienne, un cœur d'apôtre prêt à aider les missionnaires dans leur apostolat, et voilà que le Pater s'accomplit, devient vivant, et que le pain est rompu entre frères de la famille des enfants de Dieu.



**Des montagnes les plus élevées
de petits ânes apportent
les marchandises à la ville.**

Lettre d'une guide africaine

Lors de son passage à la mission de Kanyanga, la Révérende Mère Marie-de-la-Salette¹, Assistante générale de notre Société, présidait la cérémonie d'une promesse guide et remettait la badge de deuxième classe à douze membres de l'équipe des Coqs. Fête inoubliable pour toute la Compagnie! Failet Chilembo l'évoque avec une exubérance africaine où ne manque pas même le typique amour de poser devant l'appareil photographique.

Chère Mère,

Oh! comme je suis heureuse de vous écrire cette lettre! Je ne vous ai jamais écrit auparavant. Je pense que ma lettre va vous faire plaisir.

¹ Corinne Frenette, de Saint-Jean-l'Évangéliste



Sœur Saint-Rodrigue (Françoise Pageau, de Québec),
organisatrice du guidisme chez les élèves de Kanyanga.

On m'a dit que vous aviez reçu la photo où nous apparaissions toutes deux. Oh! Mère... comment vous remercier? Ç'a été pour moi une joie d'avoir ma photo prise avec vous, car vous êtes un grand personnage.

Je me rappelle cette soirée où, comme guide de l'équipe des Coqs, je vous ai souhaité la bienvenue et présentée à mes compagnes, leur expliquant vos hautes fonctions. Ceci encore a été un honneur pour moi. Maintenant que vous avez ma photo, vous ne pourrez plus oublier le coq blanc.

Quand le 23 novembre vous m'avez remis la *badge* de deuxième classe, j'étais la plus heureuse fille du monde! J'avais donc passé tous les tests: le matelotage, l'observation de la nature, les premiers soins, comment hisser le drapeau. Tout cela avait été ardu, mais pas autant que la bonne conduite et la fidélité aux lois scouts. Une fois j'ai eu peur d'avoir échoué, mais à la fin ç'a bien tourné.

Étais-je la seule guide heureuse, ce jour-là? Non, toutes l'étaient, car toutes avaient tellement désiré ce jour! Mes amies, qui devaient promettre de servir de leur mieux Dieu, la patrie et le prochain, étaient aussi enchantées de recevoir de vos mains leurs *badges*. Quand je ferme les yeux, je puis vous imaginer regardant les chefs d'équipe. N'étaient-elles pas fières de leur bande blanche et contentes de s'engager à aider leur cheftaine et leur patrouille en toutes choses? De tout cœur, chacune de nous a promis d'obéir à la cheftaine,

(Cette lettre a été traduite de l'anglais.)

de l'aimer, d'aimer tout le monde et d'être toujours fidèle à sa patrouille. Plus que toutes les autres guides, je me souviens encore de votre sourire quand mes onze compagnes et moi avons reçu la *badge* de deuxième classe. Je vous revois, Mère Marie-de-la-Salette, épinglant le petit rond bleu sur la manche de mon uniforme.

En écrivant votre nom, chère Mère, je pense à l'endroit où Marie apparut à des enfants. Je prie pour vous, afin que vous puissiez bien remplir votre tâche. Mère, il ne faudrait pas rire de ma composition anglaise, car je ne ne suis qu'une élève de standard IV (6e année). Le plus important, c'est que nous vous remercions pour ce que vous faites pour nous. Vous nous avez envoyé des Sœurs et vous êtes venue vous-même en Afrique pour nous montrer que vous êtes celle qui envoie les Sœurs.

Ici, nous vivons très bien. Comment est-ce au Canada? A Kanyanga, la température est très bonne. Nous avons planté plusieurs sortes de légumes et la récolte approche. On m'a dit que le Canada a de la neige en hiver. Chez nous le soleil brille sans cesse, sauf par-ci par-là en la saison des pluies.

Priez pour moi, s'il vous plaît, Mère, afin que je puisse être baptisée et que je sois une vraie guide *toujours prête*. Priez pour mes amis aussi. Peut-être reviendrez-vous nous voir?

Tous mes vœux aux autres Mères.

Sincèrement vôtre,
Faillet Chilembo

Notre révérende Mère Marie-de-la-Salette,
assistante générale, remet la **BADGE**
à Faillet Chilembo. >>>





Céramique et éducation

par Sœur SAINTÉ-MATHILDE¹, m.i.c.

A l'édifice de l'effort humain nous avons tous notre *pièce* à apporter selon les desseins de Dieu et en conformité avec les goûts et les particularités de notre être.

Le philosophe étudie les réalités supérieures, découvre les lois suprêmes, les premières causes et les dernières fins, assigne leurs origines à nos connaissances et au monde lui-même, explique la destinée de l'homme et de l'humanité, et il transmet ce message aux autres hu-

mans, ses frères.

Par son labeur quotidien le paysan nourrit la foule des affamés.

La religieuse éducatrice s'emploie, dans un climat de lumière et de simplicité, à orienter vers la Vérité et vers le bien les jeunes vies qui lui sont confiées.

Enfin, la jeune maman, penchée sur un berceau, fait cadeau à la terre de ce qu'il y a de plus pré-

cieux: un cœur humain.

Et le céramiste haïtien qui, en cette claire matinée d'août, sourit fièrement alors qu'il fabrique pour les Mères de l'école classico-ménagère des objets de terre cuite, lui aussi et à sa manière avance le progrès et favorise l'épanouissement de ses facultés humaines. Il faut le voir à l'œuvre! Avec amour et patience il façonne de ses mains habiles des vases, des pots à fleurs, des cruches multiformes que nous retrouverons dans tous les foyers du Cap. Sur notre invitation il y va d'une démonstration de son art. Il dépose la terre glaise sur une plate-forme rotative que supporte un tuyau de fer actionné à la main. Remarquez que la terre ici ne s'applique pas sur un moule mais se travaille au tour. Cette

masse allongée se métamorphosera dans un instant en quelque article de grande utilité et d'agréable apparence. Notre homme fait d'abord le vide à l'intérieur, arrondit le corps de la potiche, allonge le col, le rétrécit au besoin, trace des rainures, dessine des motifs décoratifs; en un tour de main il imprime aux objets les formes les plus typiques que lui suggèrent son imagination et son génie créateur.

Ce brave M. Jolicœur est doué d'aptitudes vraiment remarquables pour la céramique dont il a fait son gagne-pain, car ses vases de terre cuite, vendus en Haïti et à l'étranger, lui rapportent quelques revenus. Par sa ténacité et son amour du bel ouvrage il a su développer au maximum le talent reçu de la nature.

Classe d'art culinaire à l'Ecole classico-ménagère du Cap-Haïtien.



Au cours de la conversation, il déclare soudain avec bonheur: « Ce métier me vient des ancêtres! » Sans le savoir il confirme cette parole de Goethe: « L'héritage que t'on légué tes pères, gagne-le si tu veux le posséder. » Oui, son métier, il le possède parce que chaque jour et malgré les difficultés il y a mis son esprit, son cœur, ses mains, parce que constamment il y a voué le meilleur de lui-même. Aussi la joie illumine-t-elle sa vie entière comme elle éclaire sa bonne figure sympathique lorsqu'il parle de son art. Quel métier épanouissant que celui-là!... Et pourtant le mien?...

Ah! cher M. Jolicœur, vous ne saviez pas qu'au moment où vous répétiez pour nous des gestes familiers, parallèlement en mon esprit évoluait une méditation singulière. Vous ne soupçonniez pas peut-être que vous me rappeliez l'amour de ma mission...

Mais oui, la si belle tâche d'enseignante présente des similitudes avec celle du potier. Ne sommes-nous pas chargées, nous, éducatrices, d'imprimer aux jeunes de nos classes une forme spécifiquement humaine conditionnée par les possibilités, les qualités, les déterminismes et les hérédités de chacun d'eux? N'avons-nous pas la mission choisie de développer leur personnalité intégrale dans le sens du plan divin sur leur vie? N'est-ce pas de la céramique spirituelle?

Le céramiste emploie une matière spéciale: la terre glaise. Et l'éducatrice? Elle moule une matière combien plus noble et plus délicate puis-

qu'elle travaille sur l'enfant « être vivant ayant ses virtualités propres qu'il est appelé à réaliser d'une manière originale en vue d'une fin tout aussi propre ». Pour réussir son chef-d'œuvre selon le modèle idéal, elle utilisera le *tour* de la prière afin d'obtenir les secours divins. Il lui faut « travailler en équipe avec l'Esprit Saint ».

Et dans le but de rendre opérante et personnelle son action éducative elle s'efforcera d'acquérir une connaissance profonde de l'enfant et de sa psychologie, non pas une connaissance théorique seulement mais concrète et pratique.

Si elle veut être acceptée de la jeunesse — et ce devrait être là son premier souci — elle fera une large place à la vraie compréhension dans son comportement. Alors l'enfant, l'adolescent, sera tout accueil et se dilatera... tout comme le vase du potier! Au contraire, il se fermera et deviendra défiant, sournois parfois, s'il rencontre chez celles qui commandent une sévérité outrée, des airs cassants, une surveillance indiscrete: il ne se métamorphosera pas en ce chef-d'œuvre qu'il aurait dû être...

Enfin l'éducatrice moderne revisera ses méthodes d'enseignement à la lumière des principes de la pédagogie et de la psychologie afin de les maintenir dynamiques et conquérantes. Le céramiste ne méprise pas les lignes modernes...

Pour cette œuvre délicate et quasi divine qu'est l'éducation nous ne

sommes que de pauvres instruments humains, et combien imparfaits! Mais de même que l'artiste haïtien tourne des potiches exquises avec de médiocres instruments, ainsi, nous-mêmes, entièrement livrées entre les mains de l'Artiste divin, accomplirons du bel ouvrage. N'est-ce pas encourageant ?

La démonstration finie, nous avons bien félicité notre céramiste du Cap, et c'était justice. L'enseignante, elle, ne verra pas très souvent les résultats de son labeur; ils resteront cachés à ses yeux, mais parce qu'invisibles n'en seront pas moins réels... « L'essentiel est invisible pour les yeux », disait avec sagesse certain renard... Malgré notre meilleure volonté il y aura toujours des enfants sur qui notre influence sera à peu

près nulle, apparemment du moins. Souvenons-nous alors que toute œuvre solide porte le sceau de la souffrance et du sacrifice, et que « la souffrance est la monnaie d'or, sans aucun alliage, qui a cours dans le commerce apostolique. » Nous sommes volontairement des apôtres, ne l'oublions jamais.

« Ce n'est pas tant par les actions extérieures éclatantes que l'éducatrice est présente à l'Église que par une action avant tout intérieure, profonde et d'autant plus intense et féconde qu'elle se fait humble, patiente et dévouée, qu'elle se nourrit de charité et de sainteté. » C'est sur cette dernière réflexion que je sortis du domaine de la céramique, tout à la joie de revenir à ma sublime tâche d'éducatrice missionnaire.





NOVICIAT DE PONT-VIAU

Prière d'une aspirante



Seigneur, ce soir, ta petite amie n'est pas tout à fait dans son assiette (tu permets que je me prétende ton amie?) Je n'ai pas précisément ce qu'on appelle les *bleus*, mais plutôt un certain sentiment d'inutilité. J'ai beau essayé de me convaincre que le temps de la formation d'une missionnaire ne peut être inutile, aucun argument ne colle. Ce soir, ma tête conspire contre mon cœur.

Tu te souviens, le jour où, croyant avoir trouvé ma voie missionnaire j'étais prête à partir seule, en *franc-*

tireur, pour ma grande aventure, lorsque soudain ma naïveté m'apparut. On ne s'improvise pas missionnaire. Je découvris qu'à Pont-Viau une belle famille religieuse voulait bien m'accueillir et me donner cette formation. Et maintenant, malgré ma décision, je me surprends à raisonner drôlement. Cinq années et demie au moins avant de devenir pour de bon une missionnaire... Cela me semble si long! Le gros mal, c'est que je veux que tout aille vite, très vite. Est-ce ma faute à moi si je suis du siècle de la vitesse? Rien de surprenant que, de temps à autre, la démangeaison du toujours plus vite me taquine. Si la hantise du toujours plus haut pouvait aussi m'empoigner, ce serait parfait...

Je suis là, Seigneur, en ta présence, j'attends un mot de toi, un mot qui dissipe ce nuage noir dans mon ciel. Allons, Seigneur, je t'écoute.

Oh! je sais bien, on prétend que les jeunes ne savent plus t'entendre, ne prêtent plus l'oreille à ta voix... Faux cela! Ne t'ai-je pas entendu, moi, quand tu m'as demandé tout bas: « Veux-tu me suivre? »

Au fait, je ne crois pas que tu aies parlé si bas que cela, car ta voix a

dû couvrir le son de la musique, la rumeur des conversations et des rires, le bruit des verres, dans ce salon enfumé au cours de ces soirées... intéressantes et amusantes, je t'assure. Mais pourquoi dissenter sur le ton de ta parole? l'essentiel, c'est de l'avoir captée cette parole.

Je n'ai pas répondu à l'instant. D'accord. Je t'en expliquerai la raison une autre fois, ou plutôt non, tirons cela au clair tout de suite. C'est que j'avais une peur terrible de la vie religieuse. Tu comprends, on m'en avait tant raconté!... cette montagne de préjugés qu'il m'a fallu abattre!

Maintenant que j'ai dit *oui*, je t'en supplie, ne me laisse pas tomber. Donne-moi le courage et la force d'avancer sans jamais regarder en arrière. Aide-moi à cheminer vers le but, car je t'aime, moi. Et comme tu ne peux rien refuser à un cœur qui t'aime, je me plaindrai à ta maman, ton Immaculée Maman. Là, Seigneur, je crois bien avoir touché ta corde sensible... N'est-ce pas que par les mains de Marie tu accordes tout?

Ce soir, Seigneur, ta petite amie dormira en paix. Elle a confiance en toi. Cela suffit.



Faveurs obtenues

par l'intercession
de Mère Marie-du-Saint-Esprit

Je tiens à faire connaître la prompte guérison d'une phlébite après une neuvaine et l'application d'une image de Mère Marie-du-Saint-Esprit.

Mme H. C., Rigaud.

A la suite d'une grave maladie, j'étais restée affligée d'une insomnie totale. Injections et médicaments ne pouvaient y remédier. J'ai donc commencé une neuvaine en l'honneur de Mère Marie-du-Saint-Esprit qui m'a obtenu une parfaite guérison.

Mme R. E., Québec.

Après deux neuvaines consécutives en l'honneur de Mère Marie-du-Saint-Esprit, nous avons obtenu, le dernier jour, la vente de deux terrains.

Mme E. C., Sainte-Agathe

Mille fois merci à Mère Marie-du-Saint-Esprit pour la grâce qu'elle a obtenue à mon mari: ses crises d'épilepsie ont cessé.

Mme A. T., Cowansville

* * *

Prière

pour obtenir la béatification de Mère Marie-du-Saint-Esprit

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez voulu vous servir de Mère Marie-du-Saint-Esprit pour étendre ici-bas votre règne et celui de la Vierge Immaculée, nous vous demandons avec confiance de glorifier votre fidèle servante, en nous accordant, pour sa glorification, si tel est votre bon plaisir, telle grâce, telle guérison, etc... et que cette faveur nous porte à suivre les exemples et à imiter les vertus de celle dont nous vénérons la mémoire.

Ave Maria. — Ô Marie, conçue sans péché.

Les personnes qui recevront des faveurs à la suite de prières faites pour la glorification de la servante de Dieu sont priées de les faire connaître à la

Maison Mère des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception
2900, Chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.
EDMUNDSTON, N.-B., 18, rue Saint-Jean.

AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.
EN CHINE
MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.
SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,
Suao Yilanhsien, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.
A MADAGASCAR
MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Madagascar.

EN BOLIVIE

- COCHABAMBA, Academia Comercial,
Calle Oruro No 300, Casilla 1667

AU PEROU

- PUCALLPA,

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haiti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.
LA BOULE, Haiti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.
SANJOSE de LOS RAMOS, Prov. de Matanzas, Cuba

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Champira P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPI MISSION, Rumpi, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU, Convent School, Mzuzu P.O., Box 24,
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital
Northern Rhodesia, B.C. Africa.



Koriyama, Japon